Dossier de presse

Arno Brignon et **Gabrielle Duplantier**
23.02 > 05.05.2019

Exposition au **Centre d'art et de photographie de Lectoure**

www.**centre-photo-lectoure**.fr

Arno Brignon et **Gabrielle Duplantier**

L'exposition réunit deux photographes, Arno Brignon et Gabrielle Duplantier, qui se connaissent et se ressentent sans nul besoin de s'expliquer et pour qui la photographie constitue un moyen d'être dans le monde. Leur travail photographique donne une place de choix aux émotions, à la poésie du quotidien, aux petits riens et laisse respirer la subjectivité des vivants.

Leurs écritures photographiques respectives posent un regard indompté sur le réel, ébranlant ses systèmes de représentation habituels. Dans leurs photographies ils laissent la place au mouvement, distordent, décentrent les cadrages. Ils ont aussi en commun une photographie souvent granuleuse, où les limites entre le net et le flou sont indécises. Ils partagent cette dimension instinctive de l'expérience et des ressentis, une authenticité du geste liée au lâcher-prise pour l'un et à l'urgence de la prise de vue pour l'autre. Si cette photographie qu'ils expérimentent en continu touche les gens, c'est aussi qu'elle s'adresse à notre part animale, instinctive, pour mieux la bouleverser.

Les photographies de Gabrielle Duplantier présentées au centre d'art sont issues de plusieurs séries et périodes : *Voltar a Portugal*, *Floriane L.*, *Portrait I et II*, *Pays basque*, *Figures et petites fictions*.

Gabrielle Duplantier campe un univers en noir et blanc qui l'aide, dit-elle, à créer une distance avec le réel, à ouvrir vers un espace sauvage originel, un monde féminin en prise avec la nature, un monde tortueux, en marge, énigmatique, qui capture les mouvements autant que les accidents de la vie. Sans doute l'expérience d'une enfance passée dans une grande et ancienne maison des Landes, au milieu d'une nature encore sauvage, entre forêts et marais, peut expliquer cette approche instinctive, poétique, dense et abrasive de l'image photographique. À la fois brute, sincère, vibrante, éprouvante, son écriture photographique infusée aux ressentis a opté pour la rugosité de l'intuition. La photographie surgit et frémit, tremblote, parfois chancèle. Chargée émotionnellement, elle touche et remue l'inconscient des visiteurs. Un visage, un paysage, des lieux du quotidien, des lieux anodins deviennent extraordinaires, magiques, presque mystiques et réapparaissent tels des fantômes d'un passé lointain.

Dans la série *Joséphine*, toujours en cours d'élaboration (2009 - 2018), qui est présentée au centre d'art, la famille constitue un terrain de jeu ensorcelant. Arno Brignon devient ici spectateur, photographiant les à-côtés de sa vie de famille. Il capte inlassablement les êtres qui lui sont chers et proches ; sa compagne Caroline, sa fille Joséphine. Il suggère des bribes de vie, son quotidien et son intimité, le temps qui passe et ne reviendra pas, entre fantôme et disparition. Dans son travail d'artiste, l'écriture est devenue une étape essentielle à la construction des images, leur conférant de nouvelles dimensions, leur apportant des trames narratives inédites, une autre lecture, une pensée.

Image de couverture

Gabrielle Duplantier
Légende légende légende exacte, date

Arno Brignon

Arno Brignon est né en 1976 à Paris.
Il vit à Toulouse.

En 2010, diplômé de l'ETPA (grand prix du jury), Arno Brignon quitte son métier d'éducateur dans les quartiers sensibles pour se consacrer entièrement à la photographie. Il articule son travail entre reportages, recherches personnelles et enseignement aux ateliers de photographie Saint-Cyprien à Toulouse. Il mène également des actions éducatives auprès de différents publics et institutions. Son travail a fait l'objet d'exposition de nombreuses expositions en France et à l'étranger. On peut citer entre autres l'Été photographique de Lectoure et le festival l'Œil urbain à Corbeil-Essonnes en 2018, le festival Fotolimo à Portbou et à la villa Tamaris à La Seyne-sur-Mer en 2017, le Fotofestival de Cluj et Photomed à l'Institut Français à Beyrouth en 2016, Fotoistanbul en 2014. Il a également pris part à plusieurs résidences ; à Lectoure en 2018, en Pays du Couserans (Ariège) ainsi qu'à Aussillon (Regards et Mémoire), résidences débutées toutes deux en 2015.
Arno Brignon est membre de l'agence Signatures, maison de photographes. Il collabore régulièrement avec la presse nationale et Internationale. Il a publié trois ouvrages significatifs : *Based on a true story* (éditions Photopaper, 2017), *Ancrage* (éditions de Juillet, 2014) et une monographie *Joséphine* éditée par le Château d'eau à Toulouse en 2014.

www.arno-brignon.fr

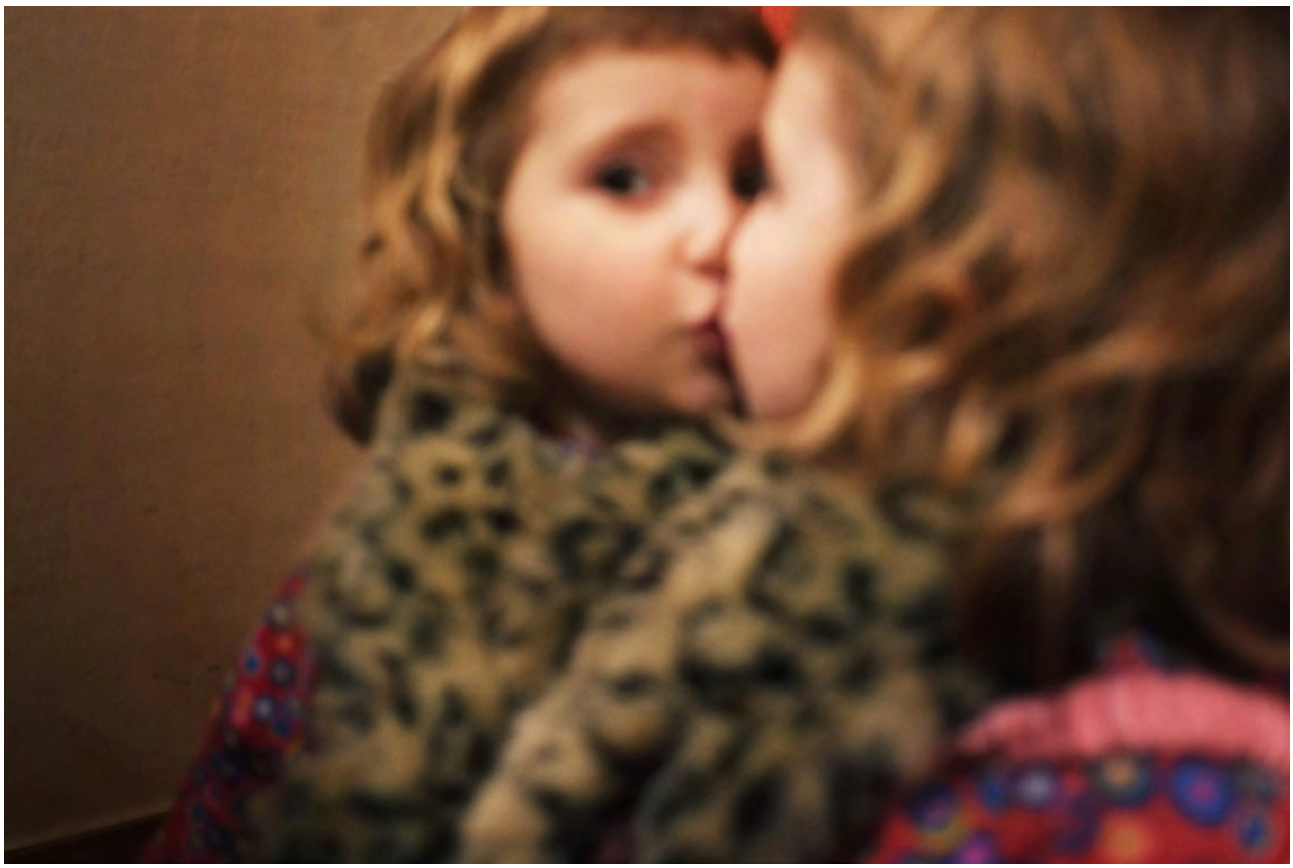
Joséphine (2009 - 2018)

Les photos
Texte d'Arno Brignon

1er juillet 2009, naissance de Joséphine.
Le doute et les peurs se mêlent à la joie et à la fierté. Avoir un enfant peut être la chose la plus simple du monde. Pour nous, ce fut long, improbable, unique. À la maternité, ils appellent cela une « grossesse précieuse ». C'est aussi un déséquilibre annoncé à notre vie de couple, une histoire d'amour à deux à reconstruire à trois. Depuis ce moment, je photographie notre famille. D'abord sans y faire attention, avec l'appareil qui me vient sous la main, Les planches contacts s'empilent. Apparaissent alors des photos qui vont à l'inverse d'une photographie de famille qui, comme Bourdieu la qualifie, « n'est conviée que pour ces bons moments qu'elle transforme en bons souvenirs ». Je mets ces photos de côté, celles aussi où l'étrangeté transpire. La série se construit, mais la suite devient moins spontanée : je cherche la bonne photo. Alors j'arrête. Joséphine a 6 ans aujourd'hui et les doutes se sont dissipés. L'amour est une évidence. La peur de la mort en est une autre. Je vis avec les deux. Le cocon familial s'effrite avec l'entrée à l'école. Je reprends l'appareil. Je photographie Joséphine, dans une lutte qui semble perdue d'avance, pour qu'elle ne m'échappe pas trop vite, pour que la fusion douce et amoureuse de ce microcosme à trois perdure. J'y ai trouvé ma place. Le temps passe et je peux enfin dire que plus rien ne s'oppose à la nuit, rien ne justifie… et qu'il me reste tout à oser.

Arno Brignon, série *Joséphine*, 2009 - 2018

Arno Brignon, série *Joséphine*, 2009 - 2018



Arno Brignon, série *Joséphine*, 2009 - 2018

Pour aller plus loin...

Le juste espacement
Texte de Julie Martin

« Je lis en même temps : cela sera et cela a été ? ; j'observe avec horreur un futur antérieur dont la mort est l'enjeu. En me donnant le passé absolu de la pose, la photographie me dit la mort au futur[1]. » Roland Barthes décrit ainsi, dans son ouvrage *La Chambre Claire*, un portrait pris par Alexandre Gardner montrant Lewis Payne, un jeune condamné à mort. Cette photographie porte en elle ce qui a été et ce qui ne sera plus, elle présente à la fois la vie d'alors et la mort à venir, tout comme elle manifeste cette vie qui n'est plus et la mort présente. L'auteur établit ainsi la dualité temporelle inhérente à toute photographie puisque celle-ci induit une inéluctable superposition de deux moments : celui de la prise de vue avec celui du regard.

Plus que la rencontre de deux temps étrangers, les photographies d'Arno Brignon semblent produire un étirement de l'un à l'autre. Dans la série *Joséphine* commencée en 2009, à la naissance de sa fille, et poursuivie depuis, on retrouve au présent les souvenirs du passé : le temps des câlins dans les draps froissés à l'une des extrémités de la nuit, les petits chagrins qui remplissent les yeux de larmes, les grandes chaleurs de l'été quand elles dévoilent les corps étirés des tout-petits qui ont cessé de l'être. Mais loin des clichés habituels que nous réserve habituellement la pratique amateur, le photographe a laissé s'inscrire sur la surface photosensible des non-événements, des moments sans gloire, sans spectacle, dépourvus des gâteaux d'anniversaire, des robes de mariée ou des cartables de rentrée qui façonnent la chronologie des albums de familles. Si bien qu'entre les clichés d'Arno Brignon, qu'entre la prise de vue et notre regard, le temps ne s'est pas arrêté tout à fait, il a ralenti, il s'est dilaté. Ces souvenirs sur papiers paraissent au spectateur aussi enchevêtrés et nébuleux que ceux que nous gardons en mémoire, plus sensibles que factuels, plus chimériques que réels.
Il faut dire que le choix de l'argentique par l'artiste n'est pas anodin puisqu'il faut bien attendre avant de voir l'image, qu'il faut patienter jusqu'au retour au laboratoire, jusqu'à l'apparition de la représentation sous les effets du révélateur. Pour éprouver la durée, l'artiste a parfois même recours à la technique plus empirique et aléatoire du sténopé, qui nécessite quelques instants d'immobilité. Ses curieuses petites boîtes bricolées lui permettent ainsi d'aller à la rencontre des habitants du Couserans, dans ce territoire rural où diverses temporalités cohabitent. D'ailleurs, le brouillage, l'artiste l'intensifie dans cette série intitulée *Based on true story* (2016) en mêlant aux images prises, des photographies de famille anciennes qui lui ont été confiées.

Le temps, c'est également celui de la résidence, un contexte de création que privilégie souvent Arno Brignon. Arraché de ses obligations quotidiennes mais également de sa zone de confort, l'artiste a l'opportunité d'y devenir le flâneur, le parfait observateur d'un territoire dont il se détache pour mieux l'analyser, dont parlent Baudelaire dans *Les fleurs du mal* et Walter Benjamin après lui dans *Les Passages*. Enfin, le temps, c'est également celui qui imprègnent certains lieux. La série *La Falgarié* (2017) retrace les derniers moments d'un complexe HLM peu à peu déserté, dans l'attente d'une réhabilitation urbanistique. Le quartier n'est plus animé que d'un mouvement extrêmement ralenti, perçu comme stoppé, avant même que l'obturateur ne se referme sur lui. Pour *Dans les murs* (2018), l'artiste a enduit les parois du vieil hôpital de Lectoure d'un produit photosensible permettant de faire apparaître provisoirement le portrait des habitants pris à la chambre.

Au-delà du temps, il y a dans le travail d'Arno Brignon une expérimentation de la matérialité de la photographie. L'artiste engendre des représentations qui se donnent à saisir comme telles. Si l'invention de la perspective en peinture, perfectionnée par l'usage de la *camera obscura*, puis la découverte de la photographie ont constitué des promesses d'une expérience toujours plus immédiate, plus authentique, plus transparente du réel, chez l'artiste, il s'agit d'assumer les diverses mutations comme le passage du volume à la deux dimensions et le changement d'échelle qui font que l'image photographique n'est jamais un duplicata exact de la réalité. Ainsi le recours répété au noir et blanc, le grain omniprésent, les accidents et les flous précieusement conservés rappellent que ce que nous voyons n'est en aucun cas ce que nous aurions pu voir lors de la prise de vues.
Ici, la photographie ne simule pas une fenêtre ouverte pour laisser apparaître le réel. Au contraire, elle s'affirme comme medium et donc comme intermédiaire entre le modèle, l'artiste et le spectateur. Elle maintient le sujet à une certaine distance, si bien qu'il n'y a jamais de voyeurisme, d'indiscrétion, de dévoilement narcissique, mais une sorte d'équilibre, de respect, de douceur aussi...
Par exemple, quand il photographie le Pas de la Case, dont l'existence est justifiée par un statut géopolitique autorisant à bâtir de la richesse en dehors des cadres législatifs habituels, Arno Brignon se garde de confirmer notre perception stéréotypée qui envisage ce territoire comme un immense supermarché. Bien que quelques devantures de magasins soient visibles, il substitue aux néons des enseignes et aux rayonnages surchargés de produits détaxés, la lumière tamisée d'une salle de billard, l'obscurité de la ruelle qui borde un hôtel, la brume sur la station de ski désertée et restitue ainsi l'ambiguïté de cet espace frontalier.

Il n'est pas rare que les choses photographiées soient déjà des images du réel :
des reflets dans le miroir, dans une vitre, dans une flaque d'eau provoquant une nouvelle mise à distance.

Ainsi le travail d'Arno Brignon se constitue-t-il de rencontres avec un territoire, avec des habitants, avec ses proches, et les flous et les accidents présents dans ses images témoignent paradoxalement de son attachement à ajuster la focale, à chercher le juste espacement.

Joséphine
Texte de Dominique Roux, 2011

« Menteuse par omission la photo de famille n'est conviée que pour ces bons moments qu'elle transforme en bons souvenirs » écrivait le regretté Pierre Bourdieu à propos de cette pratique photographique ô combien formatée consistant à tenir le journal, l'album de l'enfant dès son irruption de « l'origine du monde ». Dans cet univers-là, fait d'évidences, tranquille comme un long fleuve, pas d'autre mise en pages possibles que celle de ces émouvants clichés sur lesquels père et mère regardent avec tendresse leur progéniture qui gazouille et sourit à l'objectif.

Et c'est tout l'intérêt, du travail d'Arno Brignon, ce nouveau père mais déjà photographe affirmé que de s'interroger sur la possibilité de faire œuvre avec ce moment, si fort, mais si banal au fond, de son existence de papa, de photographe, de papa-photographe.

Car comme artiste il sait très bien qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. Qu'on ne fait pas plus de bonne photographie sans maintenir ses émotions à bonne distance focale. Et c'est donc , non pas sur le mode (fièrement) affirmatif de sa paternité qu'il nous livre ces images, mais sur celui , plus interrogatif, de sa place dans cette étrange histoire d'amour à deux qui, d'un seul coup d'un seul, s'est transformée en figure triangulaire : celle de sa femme, devenue maman, qui porte, joue, baigne, danse , nourrit, couche (avec) l'enfant (et lui tourne le dos, à lui, son homme), d'une petite fille, Joséphine, qui regarde sans vraiment voir, se pose là (sans poser encore), et lui la tierce personne qui derrière le masque de son appareil a du mal à trouver sa place, à faire le point sur l'objet de son désir...

L'art d'Arno Brignon c'est de réussir à traduire photographiquement cette question de la place du père, beaucoup plus complexe, plus ambiguë qu'il n'y parait ! C'est pourquoi le flou ici, qu'il soit de mise au point, de bougé, ou de matière, n'a rien d'un effet esthétique gratuit. Il dit fortement ce trouble qui s'empare du géniteur quand il se trouve confronté à la présence, au regard de ce qu'il a participé à mettre au monde. Les décadrages, les basculements de champ, les regards qui coulissent de Joséphine, aux présences et objets qui l'entourent, du centre vers la périphérie, du dehors vers le dedans disent bien cette forme d'inquiétude du père et que le photographe traduit en une sorte d'errance visuelle. Quant aux couleurs de cet album, nous sommes très loin des doux pastels qui du bleu au rose nous bercent d'illusions. Ici violentes sont les oppositions du vert au jaune, de l'orange au mauve, et de ces rouges qui font tâches jusque dans l'eau du bain…

Non le monde d'Arno Brignon n'est pas tranquille, il a cette inquiétante étrangeté chère à André Breton mais il est beau comme la rencontre fortuite sur une table à langer de deux regards qui se cherchent, deux êtres qui s'envisagent à tâtons et que le temps finira par révéler.

Texte de Christian Caujolle, 2011

Qu'il travaille en noir et blanc ou en couleurs, Arno Brignon poursuit la même quête de la révélation par la lumière, de la recréation d'instants que seule la photographie peut capter et s'attache donc, avant tout, à restituer des ambiances.
Plus exactement, il utilise la photographie comme un outil sensible qui lui permet de faire partager la relation qui s'établit, parce qu'il les vit intensément et de façon sensible, entre des ambiances, des moments, et les émotions qu'ils éveillent en lui.

C'est donc une photographie qui se construit sur l'articulation entre une volonté documentaire et la nécessité d'une subjectivité assumée, vibrante et généreuse. Il ne s'agit pas ici – et quelle que soit la qualité des images – de « bonnes » photographies mais de pousser les images, volontiers trompeuses, dans ces retranchements où elles ne peuvent plus se contenter de séduire. Elles doivent dire, vraiment. Dire à la fois qu'elles dépendent du réel duquel elles sont surgies par la volonté du photographe, un réel fort de ses propres caractéristiques, aussi différentes que les multiples aspects d'un Paris traversé en visiteur curieux à l'affut des sollicitations visuelles qui feront déclencher ou bien exploré dans ses sous-sol et qu'on ne pourrait comparer à des « souvenirs » de famille ou à la tentative de compréhension d'un espace aussi singulier que Ceuta, dans le détroit de Gibraltar.

Dans tous les cas, alors que le principe de narration n'est pas à l'œuvre comme élément premier, alors qu'il s'agit d'abord de se laisser réagir à ce à quoi l'on est confronté, la forme s'impose comme une manière d'assumer un « je » en train d'opérer la mise en forme. C'est dans une subtilité des couleurs, dans la façon de travailler les bougés,

de caresser le grain, de faire vibrer les éclats de lumière animant les géométries que se dessine le point de vue. Il s'affirme par la liberté de choisir dès le début un format, une technique, de choisir le carré ou le rectangle, des variations de gris ou une palette douce, d'accorder au portrait la couleur dans la fermeté du carré comme on laisse filer dans le rectangle horizontal les pastels du quotidien chroniqué avec tendresse. Cela ne donne pas un « style » qui serait une façon de s'enfermer dans la forme pour que l'on reconnaisse un auteur, mais cela précise des intentions. D'abord, il ne s'agit pas, même si la photographie fut inventée pour « reproduire fidèlement le réel », de décrire le monde. Il s'agit de savoir comment on s'inscrit en lui, comment on se l'approprie sans avoir l'intention de le réduire à sa vision, comment on en questionne l'existence, entre inquiétude et émerveillement, et comment on propose simplement de partager ces questions avec ceux qui vont regarder des images que l'on partage.

Gabrielle Duplantier

Gabrielle Duplantier est née en 1979 au Pays basque. Elle vit à Bayonne.

Passionnée de photographie depuis son jeune âge, elle réalise un certain nombre de séries alors qu'elle effectue ses études en peinture et histoire de l'art à la faculté des Arts Plastiques de Bordeaux. C'est en 2002, de retour au Pays basque, avec son diplôme en poche, qu'elle commence à entreprendre un travail personnel plus fouillé en photographiant des paysages et des personnes qui la fascinent. Gabrielle Duplantier cite volontiers deux photographes pour la liberté et l'audace qu'ils transmettent dans leurs images : Julia Margaret Cameron et Mickael Ackerman. En 2003, elle est lauréate du Grand concours Agfa et en 2008 du concours Actuphoto. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions. On peut citer *Terres Basses* à la galerie Confluence à Nantes et *Eyes Wild Open / About a trembling photography* au musée Botanique à Bruxelles en 2018, *Regard sur le Pays basque* à la bibliothèque de Bordeaux, *Volta* à l'Espace Saint-Cyprien à Toulouse, *Jeunes-Génération* (Commande publique CNAP / Cétavoir) à la Villa Pérochon à Niort et au festival de Sète en 2017. En 2012, le travail de Gabrielle Duplantier figure dans *MONO*, édité par GOMMA books, monographie de photographes noir et blanc internationaux tels qu'Anders et Petersen, Mickael Ackerman, Trent Park ou Roger Ballen. Elle a publié en 2018 *Terres Basses* aux éditions Lamaindonne, maison d'éditions avec laquelle elle avait déjà collaboré pour le livre *Volta* en 2014.

www.gabrielleduplantier.com

Gabrielle Duplantier, série *Terres basses*, 2017

Gabrielle Duplantier, série *Terres basses*, 2004 et 2013

Gabrielle Duplantier, série *Terres basses*, 2015

Pour aller plus loin...

Texte de Claude Nori, 2009

Écorchée vive, creusant une sombre poésie dans des noirs et blancs profonds, Gabrielle Duplantier développe une recherche intimiste pour mettre à nu la pureté d'un visage, la sensualité des formes, la puissance de la lumière, le mystère de la vie planqué sous les apparences de ses personnages souvent féminins égarés dans des chambres exiguës ou des paysages improbables à la recherche de leur identité.

Certains verront à travers les images volontairement décadrées, flouées, bougées, dont le grain assure une espèce de blues où errent des êtres fantomatiques quelques signes du Pays basque, d'autres relèveront l'intimité sensuelle, le frémissement ou l'abandon des corps qui forment la tribu affective où se meut la photographe.
Dans la lignée de la très victorienne Jula Margaret Cameron ou plus de de nous, de photographes tel que Mario Giacomelli, Paulo Nozolino ou Dolores Marat dont l'œuvre met à jour des territoires terriblement subjectifs et personnels à la fois fragiles et poétiques, Gabrielle Duplantier à peine âgée de trente ans invite des petites fictions et des moments complices. Ceux-ci puisent leur énergie et leur beauté trouble à partir de la terre même où elle puise sa raison d'être et de cette lumière si particulière que lui offre les incertitudes du climat et des intempéries.

Texte de Caroline Bénichou, octobre 2018
lesyeuxavides.com

Ses images frissonnantes et troublées sont un territoire qui donne matière au rêve et à la fiction. Ses portraits puissants et fragiles de femmes ou d'enfants peuvent se lire comme d'infinis paysages. Alors qu'elle photographie dans un périmètre proche de son Pays Basque natal ou du Portugal dont elle est originaire, dans son univers affleure souvent le sentiment du merveilleux, du fantastique. Comme si ses paysages aux lumières fabuleuses, ses personnages/apparitions étranges et fantomatiques, ses animaux mystérieux étaient échappés d'un livre de contes ou de quelque fable. Sa photographie résonne parfois, sans qu'elle soit jamais désuète ni lourde de références, de l'influence de la peinture comme de celle de la photographie et de la littérature victoriennes.
Ses photographies sont autant de dévoilements – pourtant dénués d'impudeur – : Gabrielle Duplantier est de ces photographes qui pénètrent ce qui se cache sous la surface, sous les apparences, comme si elle pouvait voir au-delà de la peau des êtres et des choses à travers les failles, les fêlures et les secrets.

Article de Brigitte Ollier paru dans Libération, **2014**

Gabrielle Duplantier, née en 1978 à Bayonne, est une photographe de l'apparition. Son nouveau livre, Volta, en fait foi. A chaque instant, elle se bat avec la lumière comme si elle cherchait à la fois à séduire la lune et à remettre le soleil à sa place, un duel farouche.

Car s'il fait noir dans ce livre assez étrange mais qui ne provoque aucun malaise (pas de vampire, à peine quelques fantômes, un ou deux squelettes), il y a un vrai désir de porter chaque sujet à son zénith.
Non comme une question de vie ou de mort mais plutôt pour que chacun puisse éprouver cette glissage vers le flou, ce pas de côté, ce sable mouvant qu'est aussi la photographie quand elle s'essaie à s'ouvrir pleinement aux autres.
Cette quête de la faille, qui sépare et entrouvre tel un éventail son champ d'action, permet à Gabrielle Duplantier de varier son approche, lui évitant de tomber dans le panneau de la facilité. Ou, pire sur les boulevards si fréquentés de la mélancolie. Dans son univers sensoriel, empli d'une chorégraphie amoureuse qui réunit humains et animaux sur le même plan, cette jeune femme révèle comme, sous les peaux, se cache peut-être l'essentiel des rêves. Qu'elle chahute parfois allègrement selon sa petite musique intérieure, chacun y lira secrètement sa propre fiction, voyant dans ces têtes coupées en plein champ un hommage aux héros de la Commune. Ou dans cette scène au bord de l'eau, l'intensité de ces étés où il suffit d'un chant d'oiseau pour être heureux sur-le-champ.

Interview de Gabrielle Duplantier
par Fabien Ribéry

https://lintervalle.blog/2018/03/01/terres-basses-le-fado-photographique-de-gabrielle-duplantier/

Rendez-vous

• **Vernissage**
Samedi 23 février à 11h
En présence des artistes.
Entrée libre.

• **Mini stage avec Gabrielle Duplantier**
Lundi 25 et mardi 26 février
Atelier sténopé et développement argentique.
Sur inscription avant le 15 février au 05 62 68 83 72.
Informations, horaires et tarifs à venir.

• **Ateliers jeune public**
Mercredis 13, 27 mars et **17 avril** de 14h à 16h
Ateliers de pratique artistique et photographique.
Pour les 6 - 12 ans. Sur inscription au 05 62 68 83 72. Gratuit. Goûter offert.

• **Conférence - soupe**
Vendredi 22 mars à 18h
Conférence d'Arno Brignon et Gabrielle Duplantier prolongée par un moment convivial autour d'une soupe.
Entrée libre. Le centre d'art fournit le pain et prépare la soupe ! Apportez vins, fromages et ce qui vous fait plaisir !

• **Samedi family**
Samedi 30 mars de 14h à 17h
Pour toute la famille, avec l'association Le bruit du regard.
Sur inscription avant le 22 mars au 05 62 68 83 72. Gratuit. Goûter offert.

• **Rencontre avec Gabrielle Duplantier**
Dimanche 14 avril à 15h
À la **librairie - tartinerie de Sarrant**
Rencontre avec Gabrielle Duplantier et l'éditeur David Fourré des éditions Lamaindonne.
Entrée libre.

• Visites sur rendez-vous
Tout au long de l'exposition
Pour les groupes, les associations, les familles...
La médiatrice vous accueille et s'adapte à vos attentes !
Ces visites gratuites peuvent être complétées par un atelier. Sur inscription.

Scolaires

Tout au long de l'exposition, du lundi au vendredi de 9h à 17h, des **visites** et / ou **ateliers** adaptés et **gratuits**, préparés en amont avec chaque enseignant(e) et la médiatrice peuvent être programmés **sur rendez-vous**.
Un **dossier pédagogique** est disponible en ligne.

• **Visite spéciale enseignants**
Mercredi 27 février à 13h

Contact
Amandine Ginestet
mediation@centre-photo-lectoure.fr

Infos pratiques

Ouvert du **23 février** au **5 mai 2019**
Du mercredi au vendredi de 14h à 18h
Entrée libre

Centre d'art et de photographie de Lectoure
8 cours Gambetta, 32700 Lectoure
05 62 68 83 72
contact@centre-photo-lectoure.fr

Retrouvez nous sur
www.centre-photo-lectoure.fr
Instagram
Facebook
Twitter

Partenaires institutionnels
Direction régionale des affaires culturelles Occitanie
Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée
Département du Gers
Ville de Lectoure

Réseaux
d.c.a
Diagonal
Air de Midi
LMAC

Presse

Contact
Marine Segond
coordination@centre-photo-lectoure.fr

Tous les visuels sont disponibles en HD sur demande.

À venir

Exposition de restitution des ateliers menés avec les publics
Du 13 au 24 mai 2019 au centre d'art
Ouvert du mercredi au dimanche de 14h à 18h
Entrée libre

L'Été photographique de Lectoure
30ème anniversaire du festival
Du 20 juillet au 22 septembre 2019
Inauguration les 20 et 21 juillet 2019
Ouvert du tous les jours de 14h à 19h***
Pass 5 euros